

Gilles D. Perez

UN ROMAN ARGENTIN

naïve

Du même auteur, chez le même éditeur

Autofrictions, 2011

Portrait de l'artiste en tueur, collection « naïve noir », 2012

Les partisans du roman diront qu'une vie n'est rien d'autre qu'une longue narration dont le titre est le nom de son protagoniste. Des romans qui croisent d'autres romans, et dont les personnages, pour nous secondaires, sont les héros de sagas que nous ne lirons jamais. C'est possible ... Mais il y a ceci d'indéniable : s'il est avéré qu'à l'heure de notre mort toute notre vie défile en quelques secondes devant nos yeux moribonds, alors il s'ensuit, en définitive, que tous les romans se réduisent à des nouvelles, à des fictions express, de la taille d'une feuille de papier froissé. Et peut-être ainsi, grâce à ce format inédit, à cette compression maximale du vécu, nos existences acquièrent une signification nouvelle, précise et parfaite, en vertu de quoi nous mourons avec le sourire ou bien en faisant la grimace.

Rodrigo Fresán
La Vitesse des choses

Il est assis dans un avion au-dessus de l'Atlantique, à côté du hublot, et il peut contempler le ciel à loisir. Il dispose de trois sièges pour son confort, mais l'interdiction de détacher sa ceinture l'empêche de jouir de cet avantage. Il porte un jean, une chemise blanche repassée pour l'occasion, une veste noire à fines rayures argentées et il est rasé de près. Il n'a pas encore pu lire le journal, ni ouvrir le roman qu'il a emporté avec lui. Comme la plupart des passagers, il attend, sans savoir exactement quoi. Une embellie semble maintenant exclue. Il a fêté ses quarante ans il y a peu et ce voyage était un peu plus qu'un cadeau d'anniversaire ; c'était le rêve de toute une vie. Il est 16 heures passées de quelques minutes et il n'aura plus l'occasion de regarder l'heure. Le vol A456 va s'écraser dans l'océan.

Ou alors, cela pourrait commencer de manière plus impersonnelle, façon communiqué de presse : les conditions climatiques au-dessus des Açores se sont détériorées ce matin aux alentours de 9 h 30, temps universel ; vers 10 h 30, le vol A456 de la compagnie aérienne Aerolineas Argentinas a disparu des écrans radars ; nous avons perdu toute trace de l'appareil. Ou encore, très *british* : il pensait avec regret qu'il ne dégusterait plus jamais le *fish and chips* de sa grand-tante Maggie tandis que le pilote du Boeing 747 d'Aerolineas Argentinas perdait le contrôle de l'avion. On peut remplacer le *fish and chips* par un pur malt de vingt-cinq ans d'âge et la grand-tante Maggie par un partenaire de *gentlemen's club* sans bouleverser l'esprit de la phrase.

Lapidaire : un cyclone au large des Açores a eu raison du vol A456 d'Aerolineas Argentinas. Ou bien épique, si on préfère l'épopée et si on n'a pas encore lu *Vol de nuit* : dans la tentative désespérée pour sauver les passagers d'une mort certaine, le pilote du vol A456 mettait toute son énergie ; mais la bataille homérique qui, depuis le décollage, l'opposait au cyclone était mal engagée – qui de la nature ou de l'homme sortirait victorieux de ce combat de titans ? À moins qu'on n'opte pour une tonalité plus parisienne, légèrement désabusée et agrémentée d'une pointe de narcissisme : certain maintenant de vivre ses derniers moments, l'idée de mourir si tôt lui paraissait un peu moins pénible au souvenir des quelques jeunes femmes qui, pendant deux ou trois semaines, porteraient son deuil ; Sonia, qu'il avait quittée le matin même, lui resterait-elle plus longtemps fidèle que Valérie ? Si on est plus volontiers visuel ou simplement sujet à une forme aiguë de tropisme scopique, on imaginera les premières images d'un film catastrophe : un ciel saturé de nuages et traversé d'éclairs, une pluie battante, un orage en panoramique ; l'objectif est braqué sur un point qui brille au loin. On s'approche lentement d'un avion pris dans la tempête, puis on le tient au milieu du cadre, on le suit à la trace, un bruit assourdissant accompagne un long travelling tandis que l'avion joue au yo-yo. Cut. On est à l'intérieur de la carlingue : panique à bord. Plan rapproché sur le passager, un homme d'une quarantaine d'années au regard impassible, qui sauvera l'appareil (un ancien pilote de l'armée de l'air bardé de médailles – les clichés ont parfois du bon –, mais pour le moment on n'en sait encore rien) ; une jolie femme, destinée à jouer un rôle prépondérant dans le sauvetage de l'homme impassible (sa femme l'a quitté, il est revenu de tout, il boit trop, etc.), est assise quelques rangs derrière lui. On peut, pour des raisons économiques, préférer attribuer

le rôle à une hôtesse, qu'importe, on a mis en place tous les ingrédients de l'histoire en deux séquences – sur le papier, un tour de force. Retour à l'extérieur : fin du générique sur fond de cyclone, l'avion disparaît derrière une masse de nuages noirs, le titre s'inscrit sur l'écran, un titre quelconque mais suffisamment programmatique pour garantir leur dose de frissons à des spectateurs avides d'angoisse. Je pourrais continuer à broder pendant des heures, mais cette fanfaronnade dérisoire ne m'amuse plus. Je sais que les transports en commun sont propices aux exercices de style et que les catastrophes, aériennes ou autres, sont des objets narratifs susceptibles d'intéresser le plus grand nombre. Mais cette entrée en matière est amplement suffisante, et maintenant je m'interromps. Je ne suis pas en train d'écrire les premières minutes d'un film de genre. Je ne suis pas paisiblement assis à mon bureau devant l'écran de mon ordinateur à la recherche de la première phrase idéale. Je suis à bord d'un avion en perdition et je ne sais pas ce que je vais devenir.

Retour à la situation initiale : le ciel, tendre et serein au moment du décollage, s'est transformé en piège mortel. Assis près du hublot à travers lequel je ne peux plus rien voir, je me sens impuissant et idiot. Il faisait beau sur Paris ce matin et la Seine était luisante de lumière. En passant sur les quais, j'avais hésité à arrêter le taxi qui me conduisait à l'aéroport et à mettre fin à cette folie. Ne valait-il pas mieux que Buenos Aires reste un rêve ? Pourquoi ne pas poursuivre cette étrange identification avec un pays que je ne connaissais pas, et m'en tenir au confort rassurant de mes paysages familiers ? Que gagnerais-je à me frotter à la réalité ? Après tout, les rues et les tavernes de Buenos Aires ne m'étaient-elles pas plus proches dans les récits de Julio Cortázar et de Roberto Arlt ? Que m'importait le crissement de la pampa sous mes bottes si je pouvais l'imaginer dans les pages de

Borges ou de José Hernández ? Et la sentimentalité dégoulinante du tango, qu'avais-je besoin de la voir de mes propres yeux et de l'entendre de mes propres oreilles, moi qui assistais chaque jour au spectacle désolant de ma vie affective ? De regrets persistants en espérances toujours déçues, mon existence n'était-elle pas une interminable milonga ? Et s'il m'était donné d'en cultiver la mélancolie en faisant tourner sans relâche mes 33-tours de Piazzolla et de Goyeneche, qu'avais-je besoin de traîner ma désespérance jusque sur les trottoirs de Buenos Aires ? Ne valait-il pas mieux se contenter d'un petit déjeuner sur l'île Saint-Louis ? Observer le vol des pigeons au-dessus des tours de Notre-Dame en dégustant un croissant et une tasse de darjeeling n'était-il pas préférable ? Puis, jouissant du silence dominical, j'aurais flâné dans les rues encore désertes, et je serais rentré chez moi. J'aurais posé ma valise sur le divan, je me serais déshabillé, et, avant de m'y installer, j'aurais considéré mon lit avec la gratitude de quelqu'un qui revient d'un long voyage. Il aurait été à peine 8 heures du matin, et cela aurait pu être un beau dimanche. Mais j'avais laissé filer les tours de Notre-Dame et très vite je m'étais retrouvé sur le périphérique. Le taxi roulait à vive allure et il était trop tard pour les croissants et le darjeeling. Il y a peut-être cent cinquante mille manières de décrire ce qui m'arrive, mais la situation à laquelle je suis confronté rend tous les récits dérisoires. La réalité n'est pas un exercice de style quand la mort est une question de minutes et que la littérature ne peut plus grand-chose. Les éclairs, derrière le hublot, ressemblent pourtant à des éclairs de cinéma. Si l'avion n'était pas secoué dans tous les sens et si le vacarme n'était pas aussi assourdissant, je pourrais peut-être m'imaginer qu'on me raconte une histoire. Mais les conditions atmosphériques rendent obsolètes les pouvoirs de la fiction. Je ne sais plus vraiment quand les

ennuis ont commencé, mais j'ai le sentiment que ce qu'il y avait avant appartient à un passé lointain et pour toujours révolu. Je ne traverserai plus le pont Louis-Philippe et je ne flânerai plus dans les jardins de Notre-Dame. Je n'aurai plus le plaisir d'arpenter le quai de Montebello et de m'arrêter pour regarder le fleuve en fumant une cigarette. Je ne déjeunerai plus d'un bo-bun à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue Lagrange après la réunion d'un comité de lecture. Je ne dégusterai plus de thé vert japonais. Je ne boirai plus jamais de whisky. Il y a encore deux ou trois heures environ, rien n'indiquait que la fin serait proche. Mais, peu après le décollage, les secondes ont pris une épaisseur de siècle. Dire que j'aurais pu rester dans mon lit à lire un bon livre jusqu'en début d'après-midi, comme je le fais chaque dimanche. Je ne pourrai sans doute plus jamais le faire, comme un certain nombre d'autres choses encore qui rendaient mon existence aimable. L'attente du dénouement est d'autant plus insoutenable dans cette durée gelée qui écarte toute espérance. À quoi bon se raconter des histoires lorsque l'issue ne fait plus aucun doute et qu'il n'y a plus de place pour l'attente, même illusoire, d'un happy end ?

La mort par crash aérien a quelque chose de cocasse : on savait que prendre l'avion pouvait entraîner la mort, mais on ne voulait pas y croire. Estimer le danger à sa juste valeur, c'est pourtant la forme élémentaire de la prudence. J'en ai singulièrement manqué et je paye le prix de ma désinvolture... Mais je garde encore le sourire. Ce genre de sourire qu'on destine à ce qu'on appelle à tort la fatalité, et qui n'est qu'une lucidité tardive. On sourit à son propre crépuscule alors que luit encore derrière soi un dernier éclat de lumière. C'est un sourire fair-play : je suis bon joueur, j'accepte ma défaite et j'entre dans la nuit... C'est un sourire de cinéma

ou de mauvaise littérature. C'est, en tout cas, un sourire qui peut me faire sourire.

Si chacun suivait le précepte de Pascal et restait enfermé dans sa chambre, la sagesse régnerait sur le monde mais il n'y aurait plus de monde, il n'y aurait que des types enfermés dans leur chambre. L'existence est tragique, sans qu'il soit besoin de monter dans un avion et de se scratcher dans l'océan : au-dehors ou enfermé entre quatre murs, la folie nous guette et, si l'on en réchappe, le malheur nous rattrape. Dans ces conditions, il est peut-être préférable de sortir : on gagne le monde extérieur, où l'on peut rencontrer d'autres fous, et aussi d'autres folles. J'ai donc eu le courage de sortir et de délaisser mon bureau. J'ai renvoyé la pile de manuscrits qui encombrait ma table de travail aux éditeurs pour lesquels je rédige des notes de lecture, j'ai confié mon chat à mes parents, et je suis parti. Moi qui ne quittais plus mon quartier depuis des années, me voici au milieu du ciel. Bien sûr, j'aurais pu rester en bas et mener une existence sans risques ou, en tout cas, moins susceptible de virer à la tragédie : au ras du sol, la catégorie dominante, c'est le drame, avec, comme figure privilégiée, l'accident de voiture. D'ailleurs, il y a des chauffards boulevard Sébastopol. Je le traverse plusieurs fois par jour, en général sans faire attention. Je suis en terrain connu et je pense souvent à autre chose. Mais j'ai quitté le boulevard Sébastopol et je n'échapperai pas à la tragédie. Si je suis dans cet avion, ce n'est pas suite à un coup de tête, par caprice ou pour relever un défi. Et je sais que les avions font mourir, en dépit du cliché, par ailleurs mensonger, selon lequel les transports aériens sont les plus sûrs. Je suis dans cet avion parce que je rêve, depuis des années, de visiter l'Argentine et qu'il n'y a pas d'autre moyen de s'y rendre. J'en ai eu assez de rêver et de sans arrêt différer mon départ. De rester confiné aux abords des deux

rives de la Seine au prétexte qu'il y a quatorze heures de vol entre Paris et Buenos Aires, et qu'elles seraient, avec celles du retour, les heures les plus épouvantables de ma vie. J'ai rassemblé mon courage et j'ai pris place à bord de cet avion. Au moins, j'aurai fini par prendre au sérieux mon désir. Et si je meurs au-dessus de l'Atlantique, propulsé au milieu des cumulo-nimbus dans un tube d'acier, ce sera avec le sentiment d'avoir fait un choix raisonnable. Vivre empêché par la peur, ou mourir sans regrets, qu'est-ce qui est préférable ? Je ne suis pas en état de traiter la question. Je ne suis plus en état de grand-chose depuis que le vol A456 d'Aerolineas Argentinas traverse une zone de turbulences.

« Turbulence », c'est le nom d'un morceau de clarinette jazz que j'ai écouté pendant une longue période de ma vie, de la fin de mon adolescence jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans environ. Puis, je ne sais plus pour quelles raisons, ni même s'il y en a eu, je ne l'ai plus jamais écouté. J'ai peut-être simplement perdu le disque. À l'époque, il y avait encore des disques : c'était le début des CD. En tout cas, cela ferait une bande-son tout à fait passable, ce morceau de Portal, si jamais je devais un jour écrire les premières minutes d'un film catastrophe. Il faudra quand même que je le réécoute. Je sais que l'emploi du futur est hasardeux, dans un avion qui ne vole plus, mais chute, contrarié par la furie des éléments. J'en suis conscient, mais la langue est la dernière liberté qu'il me reste. Et si le langage ne peut plus grand-chose, il peut au moins, pour quelques instants encore, mettre la réalité en suspens, et, dans mon cas, cela ne manque ni d'à-propos, ni même d'élégance. Je ne vois aucune raison de me priver de cet ultime plaisir. On peut certes penser que, à la place qui est la mienne, tout est dérisoire. Mais je préfère penser qu'au contraire rien ne l'est : à bord du vol A456, la moindre chose qui se distingue du désastre annoncé prend

un relief qu'elle n'aurait pas ailleurs ; et un plaisir banal peut avoir l'attrait de la plus séduisante débauche. J'écouterai le morceau de Portal dès que j'en aurai l'occasion. Il est probable que l'interminable solo tout en dissonances traduit assez bien la situation dans laquelle le vol d'Aerolineas est plongé. L'avion retrouvera-t-il le tempo ? Rien n'est moins sûr. Je me souviens du pilote d'US Airways qui, suite à l'incendie d'un des réacteurs de son Airbus juste après son décollage de La Guardia, avait coupé les gaz et plané dans le ciel de Manhattan, puis avait amerri au beau milieu de l'Hudson, suscitant l'enthousiasme des badauds et, sans aucun doute, la vénération de ses passagers. Faire planer un A320 en flammes, c'est un peu comme toréer la gravité. Mais comment toréer un cyclone ? Quelles que soient ses qualités, le pilote du vol A456 ne pourra pas faire grand-chose.

L'appareil retrouve son horizontale dans un fracas de hors-bord qui tape sur des crêtes de vagues. Suivent un court instant de silence, puis les soupirs de soulagement des passagers de la classe touriste. Je n'ai pas d'idée exacte de la réalité physique que ce terme de *turbulence* désigne. Je me doute qu'il s'agit de pressions et de différentiels de température, mais cela reste confus : les sciences physiques, cela n'a jamais été mon domaine. Ce dont je suis certain, c'est d'une certaine affinité entre mon angoisse et les conditions météo. Ma boîte crânienne est devenue la caisse de résonance de ce qui se trame de l'autre côté du hublot. Dans l'idéal, j'aurais aimé pouvoir rester serein. Mais je ne suis pas dans l'idéal et la sérénité m'est inaccessible. Je suis partie prenante du désastre et les restes de mon corps ne pourront pas être distingués des débris du 747. Ce qui se joue à l'intérieur de ma tête ne figure aucune image, c'est un flux désordonné de formes et de sons, une masse